

Études littéraires africaines



CHAULET ACHOUR (CHRISTIANE) ET MOULIN-CIVIL (FRANÇOISE), (TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR -), *LE FÉMININ DES ÉCRIVAINES SUDS ET PÉRIPHÉRIES*. AMIENS : ÉDITIONS ENCRAGE ; CERGY-PONTOISE : UNIVERSITÉ DE CERGY-PONTOISE, CENTRE DE RECHERCHES TEXTES ET FRANCOPHONIES, CIVILISATIONS ET IDENTITÉS CULTURELLES COMPARÉES, 2010, 542 P. – ISBN 978-2-910687-31-7

Dominique Ranaivoson

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2011). Compte rendu de [CHAULET ACHOUR (CHRISTIANE) ET MOULIN-CIVIL (FRANÇOISE), (TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR -), *LE FÉMININ DES ÉCRIVAINES SUDS ET PÉRIPHÉRIES*. AMIENS : ÉDITIONS ENCRAGE ; CERGY-PONTOISE : UNIVERSITÉ DE CERGY-PONTOISE, CENTRE DE RECHERCHES TEXTES ET FRANCOPHONIES, CIVILISATIONS ET IDENTITÉS CULTURELLES COMPARÉES, 2010, 542 P. – ISBN 978-2-910687-31-7]. *Études littéraires africaines*, (31), 93–95. <https://doi.org/10.7202/1018755ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

logiques, notamment celle d'André Marcel d'Ans (article publié dans le volume *Archivos*) qui, confrontant le roman aux réalités du monde rural haïtien de l'époque, reproche au romancier certaines invraisemblances sans tenir compte de la nature même de l'œuvre littéraire dont la portée esthétique et symbolique prime évidemment sur le caractère documentaire.

Dans le troisième chapitre, C. Chalet Achour s'intéresse à « l'invention d'une langue », question déjà souvent traitée sous un angle linguistique et stylistique, et étudie les interférences entre langues, notamment bien sûr le français et le créole. On peut toutefois regretter que la réflexion n'ait pas distingué avec un peu plus de rigueur ce qui relève de l'entrelacement des langues et ce qui constitue plus généralement des références à l'environnement naturel et culturel.

Le quatrième chapitre, enfin, ouvre la lecture sur des perspectives comparatistes intéressantes et, pour certaines, sans doute inédites. L'auteur met ainsi le roman de J. Roumain en parallèle avec – successivement et par ordre chronologique – *Compère Général Soleil* de Jacques-Stephen Alexis (1955), *Ô pays mon beau peuple* de Sembène Ousmane (1957), *Le Mât de Cocagne* de René Depestre (1979) et *Le Briseur de rosée* d'Edwige Danticat (2004). Elle révèle ainsi diverses similitudes et références intertextuelles, mais aussi les écarts entre les œuvres, qu'ils soient liés à la singularité de leur auteur, à son origine géographique ou à la distance temporelle qui sépare *Gouverneurs de la rosée* des autres romans abordés ici.

L'ouvrage offre enfin, sous le titre « Jugements critiques », divers extraits d'articles, de longueur variable, qui sont autant d'incitations à la lecture de cette œuvre dont ils louent aussi bien l'émouvante beauté et la valeur poétique, que la portée du témoignage et l'engagement politique de son auteur. Le travail de C. Chalet Achour constitue donc une efficace introduction à l'étude de ce chef-d'œuvre, dont on ne peut que regretter qu'il ne soit pas davantage lu et étudié, en France tout au moins.

■ Florence PARAVY

CHALET ACHOUR (CHRISTIANE) ET MOULIN-CIVIL (FRANÇOISE), (TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR -), *LE FÉMININ DES ÉCRIVAINES SUDS ET PÉRIPHÉRIES*. AMIENS : ÉDITIONS ENCRAGE ; CERGY-PONTOISE : UNIVERSITÉ DE CERGY-PONTOISE, CENTRE DE RECHERCHES TEXTES ET FRANCOPHONIES, CIVILISATIONS ET IDENTITÉS CULTURELLES COMPARÉES, 2010, 542 p. – ISBN 978-2-910687-31-7.

Cet imposant volume reprend les communications d'un colloque qui eut lieu à Cergy-Pontoise en 2009 à l'issue de travaux portant sur un corpus d'œuvres d'auteurs féminins, rassemblées par la thématique « Méditerranée et Caraïbes ». Il a pour but de « proposer un état des lieux des littératures des femmes qui acquièrent de plus en plus de poids dans le

monde d'aujourd'hui » (p. 9), ces femmes étant originaires du Maghreb et des Caraïbes, mais aussi d'Afrique sub-saharienne, du Vietnam, du Pérou ou de Roumanie, toutes zones considérées comme « périphériques » sans que cette notion soit vraiment définie.

Un message de trois de ces écrivaines, invitées au colloque, ouvre le recueil ; il s'agit de la Cubaine Nancy Morejon, de la Chilienne Adriana Lassel et de Cécile Oumhani, auteure qui partage son temps entre la France et la Tunisie. Les 34 contributions (29 femmes et 5 hommes) abordent la question de l'écriture au féminin de diverses manières. Les unes dressent un large panorama des productions littéraires féminines dans un espace (et parfois un temps) précis : les Algériennes des années noires, les Camerounaises, les romancières de l'Afrique centrale, les Marocaines, les Sud-Africaines ; les auteures, tout en étant situées dans leurs champs respectifs, sont présentées comme participant à un « avènement » collectif (p. 100) plus ou moins difficile à conquérir. D'autres études se penchent sur l'œuvre d'une ou de quelques auteures, soulignant la singularité de leur trajectoire aussi bien que celle de leur écriture : Gisèle Pineau, les sœurs Nardal, la Vietnamiennne Anna Moï et la Mauriciennne Ananda Devi du côté francophone, la Cubaine Reina Rodriguez, les Péruviennes Maruja Martinez et Carmen Ollé du côté hispanophone, pour ne donner que quelques exemples. Enfin, certaines analyses sont délibérément centrées sur les thématiques du combat féministe (comme l'analyse de la tension entre éros et émancipation à Cuba).

Les contributeurs ont presque systématiquement recours au singulier du genre, parlant de « littérature féminine » (p. 189) ou d'« une littérature de femmes » (p. 208), des spécificités « du texte féminin » (p. 99), de la « profondeur du regard féminin » (p. 234), des femmes défendant le droit à la création en langue française (p. 147), de l'« apport des écrivaines » (p. 165), d'un « imaginaire féminin » (p. 237).

Ce voyage parmi les écritures de femmes permet d'en découvrir beaucoup, d'en redécouvrir d'autres et de retrouver, dans le dictionnaire situé en fin de volume, 80 bio-bibliographies fort utiles. Cependant, il inscrit en filigrane un lien qui ne vient pas de la littérature, mais du corps des femmes ou de leur place dans la société, ce qui est pour le moins sujet à débats. Les textes analysés s'attardent sur les personnages féminins, ce qui, là aussi, procède sans doute plus de la démonstration que de la réalité de l'ensemble des œuvres. La dernière communication nomme ce qui sous-tend toutes les autres : « le combat des femmes » (p. 477). Si respectable qu'il soit, il paraît dommage que celui-ci s'impose comme l'articulation d'une démarche de critique littéraire universitaire, prenant ainsi le pas sur des critères de travail de la langue, de nouveautés en matière d'idées, de postures intellectuelles, d'inscriptions dans la vie culturelle des diverses aires, effaçant les spécificités culturelles ou idéologiques et les choix personnels. Ces études, pour intéressantes et fouillées qu'elles soient, sont donc placées sous une bannière qui risque de les rapprocher d'une manière littérairement non pertinente. Eu égard à l'éparpillement géographique et

culturel des textes et des situations et à ce resserrement thématique, on comprend mieux le pluriel inscrit comme une puissance mathématique dans le mot « Suds » du titre alors que les périphéries ont perdu leurs centres.

■ Dominique RANAIVOSON

DELAVIGNETTE (ROBERT), *LES PAYSANS NOIRS*. ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE PAR JÁNOS RIESZ. PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE, COLL. LONGS-COURRIERS, 2011, 213 P. ISBN 978-2-86272-573-4.

Cette réédition d'un ouvrage colonial, – la seconde dans la jeune collection « Longs courriers » qui vient ainsi faire concurrence à la collection « Autrement mêmes » de L'Harmattan –, concerne un livre majeur : *Les Paysans noirs* de Robert Delavignette, dont la première édition remonte à 1931, et la seconde, revue et complétée, à 1946 (nouveau tirage en 1947). Ce sont deux millésimes fondamentaux puisque 1931 est l'année de l'Exposition coloniale à Vincennes, tandis que 1946 marque le début de l'Union française, abolissant notamment le Code de l'Indigénat et marquant le début des spéculations concernant l'Eurafrique dans un contexte où des solutions nouvelles devaient être imaginées. Dans son commentaire, János Riesz rappelle qu'effectivement, la fiction, cela sert aussi de laboratoire. Il souligne à cet égard l'autorité de l'écrivain, homme de terrain devenu l'une des têtes pensantes de la colonisation française, notamment comme enseignant à l'ENFOM, et comme essayiste (*Service africain*, 1946, est l'édition complète des *Vrais Chefs de l'Empire*, paru en 1939).

Les Paysans noirs est le seul roman de Delavignette, et on peut le regretter car ce livre témoigne d'un vrai talent littéraire : la technique de l'énonciation et du point de vue, le jeu avec les voix, de même que l'art de la suggestion et celui de circuler entre avant-plan et arrière-plan sont parfaitement maîtrisés. La phrase elle-même, souvent abrupte et dense, mériterait une étude stylistique ; celle-ci montrerait que Delavignette, bien qu'éloigné de la scène parisienne durant les années 1920, a bien saisi ce qui se cherchait alors dans une certaine prose française novatrice, chez des auteurs comme Ramuz, Baillon et bien d'autres. Du point de vue de l'histoire littéraire coloniale, et en particulier quant à ces « identités » qu'on a tout intérêt à distinguer dans le corpus, Delavignette s'inscrit de toute évidence dans la famille des auteurs d'identité essentiellement métropolitaine, concevant leur action en Afrique dans le cadre limité et provisoire d'un « service » qui est l'ancêtre direct de la « coopération au développement ». Comme un Pierre Ryckmans pour l'Afrique centrale, lui aussi auteur d'un seul ouvrage de fiction qui vient de reparaitre (*Barabara*, 2010), il dédie son propos à son épouse ; celle-ci, qui reste en dehors de l'action mais non de l'énonciation, est priée de pardonner à l'auteur le temps qu'il passe avec l'Afrique, et d'attendre le retour du chevalier, celui-ci étant moins le défenseur d'un empire qu'un errant occupé de